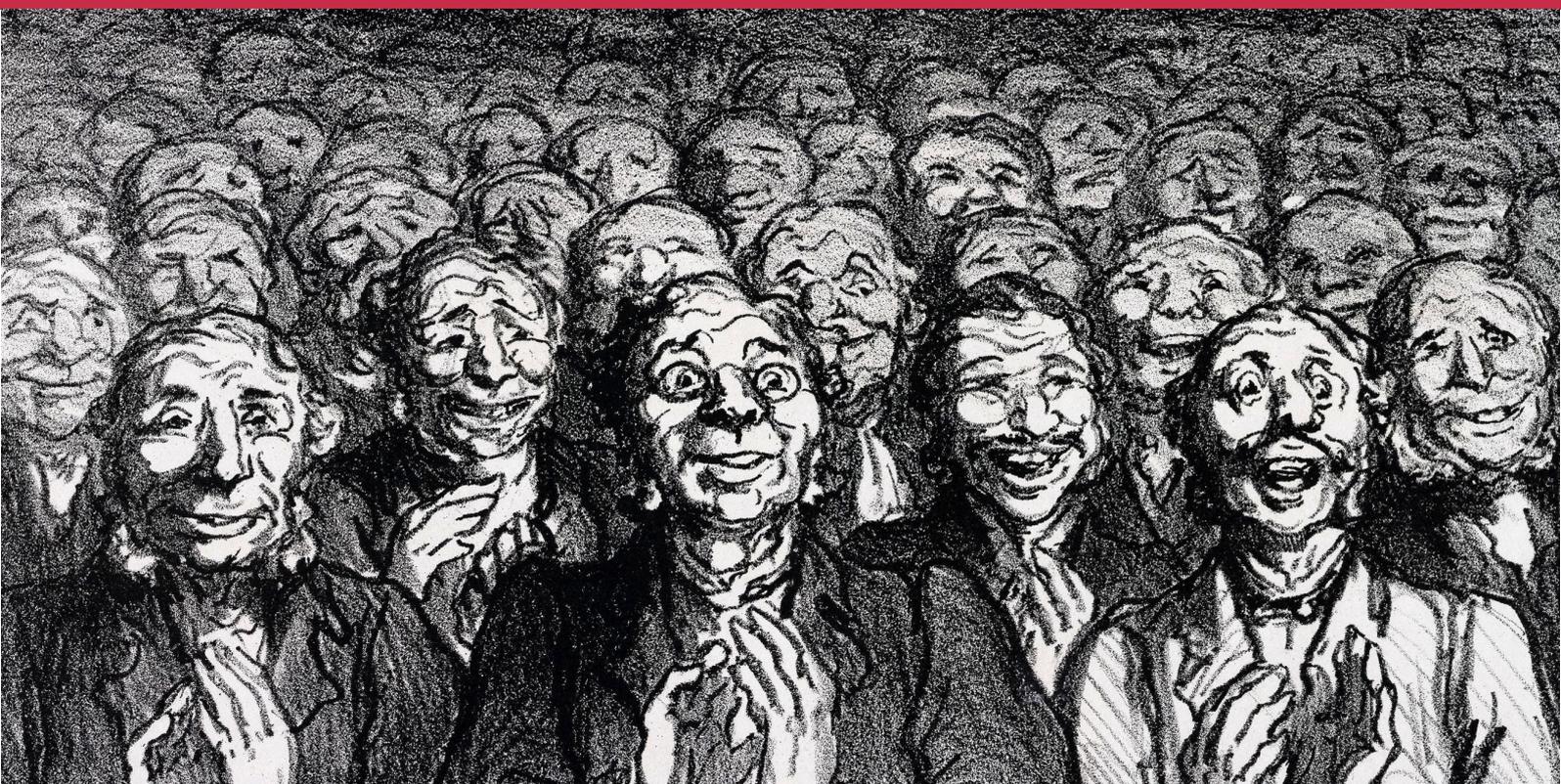


{BnF | LES ESSENTIELS

Découvrir, comprendre, créer, partager



Le théâtre, lieu de représentation sociale

Corpus de textes

Au 19^e et au 20^e siècles, de nombreux auteurs et autrices décrivent les salles de théâtre, le public et ses habitudes, les intrigues de coulisses et de loges. Ce corpus de textes en propose quelques exemples, présentés de manière chronologique, afin de permettre aux élèves de mieux appréhender les réalités d'une représentation théâtrale.

Les textes

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1837

Une spectatrice passionnée

Honoré de Balzac, *Les Illusions perdues*, 1839

Désillusion dans les loges

Coup de foudre

Émile Zola, *Nana*, 1880

En attendant Nana

Portrait Nana

Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, 1885

Aux Folies Bergères

Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, 1897

Une représentation à l'hôtel de Bourgogne

Colette, *Les Vrilles de la vigne*, 1908

Le quotidien des femmes du *music hall*

M. Boulgakov, *Le Roman de monsieur de Molière*, 1933

Jouer devant les puissants de ce monde

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1837

Une spectatrice passionnée

Emma Bovary, grande amatrice de romans d'amour déçue par sa vie sentimentale (maritale et adultérine), se rend à l'Opéra de Rouen avec son mari.

La foule stationnait contre le mur, parquée symétriquement entre des balustrades. À l'angle des rues voisines, de gigantesques affiches répétaient en caractères baroques : « Lucie de *Lammermoor*... Lagardy... Opéra... etc. » Il faisait beau ; on avait chaud ; la sueur coulait dans les frisures, tous les mouchoirs tirés épongeaient des fronts rouges [...].

De peur de paraître ridicule, Emma voulut, avant d'entrer, faire un tour de promenade sur le port, et Bovary, par prudence, garda ses billets à sa main, dans la poche de son pantalon, qu'il appuyait contre son ventre.

Un battement de cœur la prit dès le vestibule. Elle sourit involontairement de vanité en voyant la foule qui se précipitait à droite par l'autre corridor, tandis qu'elle montait l'escalier des *premières*. Elle eut plaisir, comme un enfant, à pousser de son doigt les larges portes tapissées ; elle aspira de toute sa poitrine l'odeur poussiéreuse des couloirs, et, quand elle fut assise dans sa loge, elle se cambra la taille avec une désinvolture de duchesse.

La salle commençait à se remplir, on tirait les lorgnettes de leurs étuis, et les abonnés, s'apercevant de loin, se faisaient des salutations. Ils venaient se délasser dans les beaux-arts des inquiétudes de la vente ; mais n'oubliant *les affaires*, ils causaient encore cotons, trois-six ou indigo. On voyait là des têtes de vieux, inexpressives et pacifiques, et qui, blanchâtres de chevelure et de teint, ressemblaient à des médailles d'argent ternies par une vapeur de plomb. Les jeunes se pavanaient *au parquet*, étalant, dans l'ouverture de leur gilet leur cravate rose ou vert-pomme ; et Madame Bovary les admirait d'en haut, appuyant sur des badines à pomme d'or la paume tendue de leurs gants jaunes

Cependant, les bougies de l'orchestre s'allumèrent ; le lustre descendit du plafond, versant avec le rayonnement de ses facettes, une gaieté subite dans la salle ; puis les musiciens entrèrent l'un après l'autre, et ce fut d'abord un long charivari de basses ronflant, de violons grinçant, de pistons trompétant, de flûtes et de flageolets qui piaulaient. Mais on entendit trois coups sur la scène. Un roulement de timbale commença, les instruments de cuivre plaquèrent des accords, et le rideau, se levant, découvrit un paysage.

[Subjuguée par l'un des acteurs, Emma se laisse prendre par l'illusion et rêve.]

Emma rêvait au jour de son mariage ; et elle se revoyait là-bas, au milieu des blés, sur le petit sentier, quand on marchait vers l'église. Pourquoi donc n'avait-elle pas, comme celle-là, résisté, supplié ? Elle était joyeuse, au contraire, sans s'apercevoir de l'abîme où elle se précipitait. Ah ! si, dans la fraîcheur de sa beauté, avant les souillures du mariage et la désillusion de l'adultère, elle avait pu placer sa vie sur quelques grands cœurs solides, alors la vertu, la tendresse, les voluptés et le devoir se confondant, jamais elle ne serait descendue d'une félicité si haute. Mais ce bonheur-là, sans doute, était un mensonge imaginé pour le désespoir de tout désir. Elle connaissait à présent la petitesse des passions que l'Art exagérait. S'efforçant donc d'en détourner sa pensée, Emma voulait ne plus voir dans cette reproduction de ses douleurs qu'une fantaisie plastique bonne à amuser les yeux, et même elle souriait intérieurement d'une pitié dédaigneuse, quand, au fond du théâtre, sous la portière de velours, un homme apparut en manteau noir.

[...]

Toutes ses velléités de dénigrement s'évanouissaient sous la poésie du rôle qui l'envahissait ; et entraînée vers l'homme par l'illusion du personnage, elle tâcha de se figurer sa vie, cette vie

retentissante, extraordinaire, splendide , et qu'elle aurait pu mener cependant, si le hasard l'avait voulu. Ils se seraient connus, ils se seraient aimés ! Avec lui, par tous les royaumes de l'Europe, elle aurait voyagé de capitale en capitale, partageant ses fatigues et son orgueil, ramassant les fleurs qu'on lui jetait, brodant elle-même ses costumes ; puis, chaque soir, au fond d'une loge, derrière la grille à treillis d'or, elle eût recueilli, béante, les expansions de cette âme qui n'aurait chanté que pour elle seule ; de la scène, tout en jouant, il l'aurait regardée. Mais une folie la saisit ; il la regardait, c'était sûr ! Elle eut envie de courir dans ses bras pour se réfugier en sa force, comme dans l'incarnation de l'amour même, et de lui dire, de s'écrier : « Enlève-moi, emmène-moi, partons ! à toi, à toi toutes mes ardeurs et tous mes rêves ! »

Le rideau s'abaissa.

L'odeur du gaz se mêlait aux haleines ; le vent des éventails rendait l'atmosphère plus étouffante. Emma voulut sortir ; la foule encombrait les corridors, et elle retomba dans son fauteuil avec des palpitations qui la suffoquaient. Charles, ayant peur de la voir s'évanouir, courut à la buvette pour lui chercher un verre d'orgeat.

Il eut grand'peine à regagner sa place, car on lui heurtait les coudes à tous les pas, à cause du verre qu'il tenait entre ses mains, et même il en versa les trois quarts sur les épaules d'une Rouennaise en manches courtes, qui, sentant le liquide froid lui couler dans les reins, jeta des cris de paon, comme si on l'eût assassinée. Son mari, qui était un filateur, s'emporta contre le maladroit ; et tandis qu'avec son mouchoir elle épongeait les tâches sur sa belle robe de taffetas cerise, il murmurait d'un ton bourru les mots d'indemnité, de frais, de remboursement. Enfin, Charles arriva près de sa femme, en lui disant tout essoufflé :

— J'ai cru, ma foi, que j'y resterais ! Il y a un monde !... Un monde !...

Honoré de Balzac, *Les Illusions perdues*, 1839

Désillusion dans les loges

Le jeune Lucien de Rubempré, jeune poète plein d'idéalisme fraîchement débarqué à Paris, se retrouve confronté au cynisme des intrigues mondaines qui régissent la vie littéraire parisienne. Il se rend au théâtre du Panorama-Dramatique avec son ami journaliste, Etienne Lousteau. Ce premier contact avec le monde du théâtre le laisse amer.

Étienne et Lucien entrèrent dans une loge d'avant-scène, au rez-de-chaussée où ils trouvèrent le directeur du théâtre et Finot. En face, Matifat était dans la loge opposée avec un de ses amis nommé Camusot, un marchand de soieries qui protégeait Coralie, et accompagné d'un honnête petit vieillard, son beau-père. Ces trois bourgeois nettoyaient le verre de leur lorgnette en regardant le parterre, dont les agitations les inquiétaient. Les loges offraient la société bizarre des premières représentations : des journalistes et leurs maîtresses, des femmes entretenues et leurs amants, quelques vieux habitués de théâtres friands de premières représentations, des personnes du beau monde qui aiment ces sortes d'émotions. Dans une première loge se trouvait le directeur général et sa famille qui avait casé du Bruel dans une administration financière où le faiseur de vaudevilles touchait les appointements d'une sinécure. Lucien, depuis son dîner, voyageait d'étonnements en étonnements. La vie littéraire, depuis deux mois si pauvre, si dénuée à ses yeux, si horrible dans la chambre de Lousteau, si humble et si insolente à la fois aux galeries de bois, se déroulait avec d'étranges magnificences et sous des aspect singuliers. Ce mélange de hauts et de bas, de compromis avec la conscience, de suprématies et de lâchetés, de trahisons et de plaisirs, de grandeurs et de servitudes, le rendait hébété comme un homme attentif à un spectacle inouï.

« Croyez-vous que la pièce de du Bruel vous fasse de l'argent ? dit Finot au directeur.

— La pièce est une pièce d'intrigue où du Bruel a voulu faire du Beaumarchais. Le public des boulevards n'aime pas ce genre, il veut être bourré d'émotions. L'esprit n'est pas apprécié ici. Tout, ce soir, dépend de Florine et de Coralie, qui sont ravissantes de grâce, de beauté. Ces deux créatures ont des jupes très courtes, elles dansent un pas espagnol, elles peuvent enlever le public. Cette représentation est un coup de cartes. Si les journaux me font quelques articles spirituels, en cas de réussite, je puis gagner cent mille écus.

— Allons, je le vois, ce ne sera qu'un succès d'estime, dit Finot.

— Il y a une cabale montée par les trois théâtres voisins, on va siffler quand même ; mais je me suis mis en mesure de déjouer ces mauvaises intentions. J'ai surpayé les claqueurs envoyés contre moi, ils siffleront maladroitement. Voilà deux négociants qui, pour procurer un triomphe à Coralie et à Florine, ont pris chacun cent billets et les ont donnés à des connaissances capables de faire mettre la cabale à la porte. La cabale, deux fois payée, se laissera renvoyer, et cette exécution dispose toujours bien le public.

— Deux cents billets ! quel gens précieux ! s'écria Finot.

— Oui, avec deux autres jolies actrices aussi richement entretenues que Florine et Coralie, je me tirerais d'affaire. »

Depuis deux heures, aux oreilles de Lucien, tout se résolvait par de l'argent. Au théâtre comme en librairie, en librairie comme au journal, de l'art et de la gloire il n'en était pas question. Ces coups du grand balancier de la Monnaie, répétés sur sa tête et sur son cœur, les lui martelaient. Pendant que l'orchestre jouait l'ouverture, il ne put s'empêcher d'opposer aux applaudissements et aux sifflets du parterre en émeute les scènes de poésie calme et pure qu'il avait goûtées dans l'imprimerie de David, quand tous deux ils voyaient les merveilles de l'art, les nobles triomphes du génie, la gloire aux ailes blanches. En se rappelant les soirées du cénacle, une larme brilla

dans les yeux du poète.

« Qu'avez-vous ? lui dit Étienne Lousteau.

– Je vois la poésie dans un bournier, dit-il.

– Eh ! mon cher, vous avez encore des illusions.

– Mais faut-il donc ramper et subir ici ces gros Matifat et Camusot, comme les actrices subissent les journalistes, comme nous subissons les libraires ? [...] »

Coup de foudre

Au Panorama-Dramatique se joue la première d'une pièce devant lancer deux jeunes comédiennes : Florine, l'amante de Lousteau, et Coralie. Ecœuré par les intrigues financières et le trafic d'influence dont il a été témoin dans les loges, Lucien s'éprend pourtant de Coralie.

Lousteau sortit laissant Lucien abasourdi, perdu dans un abîme de pensées, volant au-dessus du monde comme il est. Après avoir vu aux galeries de bois les ficelles de la librairie et la cuisine de la gloire, après s'être promené dans les coulisses du théâtre, le poète apercevait l'envers des consciences, le jeu des rouages de la vie parisienne, le mécanisme de toute chose. Il avait envié le bonheur de Lousteau en admirant Florine en scène. Déjà, pendant quelques instants, il avait oublié Matifat. Il demeura là durant un temps inappréciable, peut-être cinq minutes. Ce fut une éternité. Des pensées ardentes enflammaient son âme, comme ses sens étaient embrasés par le spectacle de ces actrices aux yeux lascifs [...], à jupes courtes, montrant leurs jambes en bas rouge à coins verts, chaussées de manière à mettre un parterre en émoi. Deux corruptions marchaient sur deux lignes parallèles, comme deux nappes qui, dans une inondation, veulent se rejoindre ; elles dévoraient le poète accoudé dans le coin de la loge, le bras sur le velours rouge de l'appui, la main pendante, les yeux fixés sur la toile, et d'autant plus accessible aux enchantements de cette vie mélangée d'éclairs et de nuages, qu'elle brillait comme un feu d'artifice après la nuit profonde de sa vie travailleuse, obscure, monotone.

Tout à coup la lumière amoureuse d'un œil ruissela sur les yeux inattentifs de Lucien, en trouant le rideau du théâtre. Le poète, réveillé de son engourdissement, reconnut l'œil de Coralie qui le brûlait ; il baissa la tête et regarda Camusot [...]. Camusot était sans sa femme, et entendait applaudir Coralie à tout rompre. Coralie était toutes les vanités réunies de ce riche bourgeois, il tranchait chez elle du grand seigneur d'autrefois. En ce moment, il se croyait de moitié dans le succès de l'actrice, et il le croyait d'autant mieux qu'il l'avait soldé.

[...] La toile se leva. Coralie et Florine étaient en scène.

« Ma chère, il pense à toi comme au grand Turc », dit Florine à voix basse pendant que Coralie débitait une réplique. Lucien ne put s'empêcher de rire et regarda Coralie.

[Suite à la défection d'un journaliste, Lousteau propose à Lucien de faire la critique du spectacle pour son journal.]

Au moment où Lousteau ouvrait la porte de la loge, le directeur et du Bruel entrèrent.

« Monsieur, dit l'auteur de la pièce à Lucien, laissez-moi dire de votre part à Coralie que vous vous en irez avec elle après souper, ou ma pièce va tomber. La pauvre fille ne sait plus ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait, elle va pleurer quand il faudra rire et rira quand il faudra pleurer. On a déjà sifflé. Vous pouvez encore sauver la pièce. Ce n'est pourtant pas un malheur que le plaisir qui vous attend.

– Monsieur, je n'ai pas l'habitude d'avoir des rivaux, répondit Lucien.

– Ne lui répétez pas ce propos, s'écria le directeur en regardant l'auteur, Coralie est fille à jeter Camusot par la fenêtre, et se ruinerait très bien. Ce digne propriétaire du *Cocon d'or* donne à Coralie deux milles francs par mois, paye tous ses costumes et ses claqueurs.

– Comme votre promesse ne m'engage à rien, sauvez votre pièce, dit sultanesquement

Lucien.

— Mais n'ayez pas l'air de rebuter cette charmante fille, dit le suppliant du Bruel.

— Allons il faut que j'écrive l'article sur votre pièce, et que je sourie à votre jeune première, soit ! » s'écria le poète. L'auteur disparut après avoir fait un signe à Coralie qui joua dès lors merveilleusement.

[...] Pour Lucien, ces deux heures passées au théâtre furent comme un rêve. Les coulisses, malgré leurs horreurs, avaient commencé l'œuvre de cette fascination. Le poète, encore innocent, y avait respiré le vent du désordre et l'air de la volupté. Dans ces sales couloirs encombrés de machines et où fument des quinquets huileux, il règne comme une peste dévoré l'âme. La vie n'y est plus ni sainte ni réelle. On y rit de toutes les choses sérieuses, et les choses impossibles paraissent vraies. Ce fut comme un narcotique pour Lucien, et Coralie acheva de le plonger dans une ivresse joyeuse. Le lustre s'éteignit. Il n'y avait plus alors dans la salle que des ouvreuses, qui faisaient un singulier bruit en ôtant les petits bancs et fermant des loges. La rampe, soufflée comme une seule chandelle, répandit une odeur infecte. Le rideau se leva. Une lanterne descendit du cintre. Les pompiers commencèrent leur ronde avec les garçons de service. À la féerie de la scène, au spectacle des loges pleines de jolies femmes, aux étourdissantes lumières, à la splendide magie des décorations et des costumes neufs succédaient le froid, l'horreur, l'obscurité, le vide. Ce fut hideux. Lucien était dans une surprise indicible.

« Eh bien, viens-tu mon petit ? dit Lousteau de dessus le théâtre. Saute de la loge ici. »

D'un bond, Lucien se trouva sur la scène. À peine reconnu-il Florine et Coralie déshabillées, enveloppées dans leurs manteaux [...].

Émile Zola, *Nana*, 1880

En attendant Nana

L'incipit du roman se déroule au théâtre des Variétés lors de la première de La blonde Vénus, où une jeune actrice (et personnage éponyme du roman), Nana, doit être lancée.

À neuf heures, la salle du théâtre des Variétés était encore vide.

Quelques personnes, au balcon et à l'orchestre, attendaient, perdues parmi les fauteuils de velours grenat, dans le petit jour du lustre à demi-feux. Une ombre noyait la grande tâche rouge du rideau ; et pas un bruit ne venait de la scène, la rampe éteinte, les pupitres des musiciens débandés. En haut seulement, à la troisième galerie, autour de la rotonde du plafond ou des femmes et des enfants nus prenaient leur volée dans un ciel verdi par le gaz, des appels et des rires sortaient d'un brouhaha continu de voix, des têtes coiffées de bonnets et de casquettes s'étagaient sous les larges baies rondes, encadrées d'or. Par moment, une ouvreuse se montrait, affairée, des coupons à la main, poussant devant elle un monsieur ou une dame qui s'asseyait, l'homme en habit, la femme mince et cambrée, promenant un long regard.

Deux jeunes gens parurent à l'orchestre. Ils se tinrent debout, regardant.

— Que disais-je, Hector ? s'écria le plus âgé, un grand garçon à petites moustaches noires, nous venons trop tôt. Tu aurais bien pu me laisser achever mon cigare.

Une ouvreuse passait.

— Oh monsieur Fauchery, dit-elle familièrement, ça ne commencera pas avant une demi-heure.

— Alors, pourquoi affichent-ils pour neuf heures ? murmura Hector, dont la longue figure maigre prit un air vexé. Ce matin, Clarisse, qui est de la pièce, m'a encore juré qu'on commençait à huit précises.

Un instant, il se turent, levant la tête, fouillant l'ombre des loges. Mais le papier vert dont elles étaient tapissées, les assombrissaient encore en bas sous la galerie, les baignoires s'enfonçaient dans une nuit complète. Aux loges de balcon, il n'y avait qu'une grosse dame échouée sur le velours de la rampe à droite et à gauche entre de hautes colonnes, les avant-scènes restaient vides, drapées de lambrequin à longues franges. La salle blanche et or, relevée de vert tendre, s'effaçait comme empli d'une fine poussière par les flammes courtes du grand lustre de cristal.

— Est-ce que tu as eu ton avant-scène pour Lucy ? demanda Hector.

— Oui, répondit l'autre, mais ça n'a pas été sans peine... Oh ! il n'y a pas de danger que Lucy vienne trop tôt, elle !

Il étouffe un léger bâillement, puis, après un silence :

— Tu as de la chance, toi qui n'a pas encore vu de première... La blonde Vénus sera l'événement de l'année. On en parle depuis six mois. Ah ! Mon cher, une musique ! un chien !... Bordenave, qui sait son affaire, a gardé ça pour l'Exposition.

Hector écoutait religieusement. Il posa une question :

— Et Nana, l'étoile nouvelle, qui doit jouer Vénus, est-ce que tu la connais ?

— Allons, bon ! ça va recommencer ! cria Fauchery en jetant les bras en l'air. Depuis ce matin on m'assomme avec Nana. J'ai rencontré plus de vingt personnes, et Nana par-ci, et Nana par-là ! Est-ce que je sais moi ! est-ce que je connais toutes les filles de Paris !... Nana est une invention de Bordenave. Ça doit être du propre !

[...] C'était donc là ce Bordenave, ce montreur de femmes qui les traitait en garde-chiourme, ce cerveau toujours fumant de quelques réclames, criant, crachant, se tapant sur les cuisses, cynique et ayant un esprit de gendarme ! Hector crut qu'il devait chercher une phrase aimable.

— Votre théâtre..., commença-t-il d'une voix flûtée.

Bordenave l'interrompit tranquillement, d'un mot cru, en homme qui aime les situations franches.

— Dites mon bordel.

Alors, Fauchery eut un rire approbatif, tandis que la Faloise restait avec son compliment étranglé dans la gorge, très choqué, essayant de paraître goûter le mot. Le directeur s'était précipité pour donner une poignée de main à un critique dramatique, dont le feuilleton avait une grande influence. Quand il revint, la Faloise se remettait. Il craignait d'être traité de provincial, s'il se montrait trop interloqué.

— On m'a dit , recommença-t-il, voulant absolument trouver quelque chose, que Nana avait une voix délicieuse.

— Elle ! s'écria le directeur en haussant les épaules, une vraie seringue !

Le jeune homme se hâta d'ajouter :

— Du reste, excellente comédienne.

— Un paquet ! Elle ne sait où mettre les pieds et les mains.

La Faloise rougit légèrement. Il ne comprenait plus. Il balbutia :

— Pour rien au monde, je n'aurais manqué la première de ce soir. Je savais que votre théâtre...

— Dites mon bordel, interrompit de nouveau Bordenave, avec le froid entêtement d'un homme convaincu.

[...]

— Fais donc plaisir à Bordenave, appelle son théâtre comme il te le demande, puisque ça l'amuse... Et vous, mon cher, ne nous faites pas poser. Si votre Nana ne chante ni ne joue, vous aurez un four, voilà tout. C'est ce que je crains, d'ailleurs.

— Un four ! Un four ! cria le directeur dont la face s'empourprait. Est-ce qu'une femme a besoin de savoir jouer et chanter ? Ah ! mon petit, tu es trop bête... Nana a autre chose, parbleu ! et quelque chose qui remplace tout. Je l'ai flairé, c'est joliment fort chez elle, ou je n'ai plus que le nez d'un imbécile... Tu verras , tu verras, elle n'a qu'à paraître, toute la salle tirera la langue.

[...] Maintenant, la salle resplendissait. De hautes flammes de gaz allumaient le grand lustre de cristal d'un ruissellement de feu jaune et rose, qui se brisait du centre au parterre en une pluie de clarté. Les velours grenat des sièges se moiraient de laque, tandis que les ors luisaient et que les ornements vert tendre en adoucissaient l'éclat, sous les peintures trop crues du plafond. Haussée, la rampe, dans une nappe brusque de lumière, incendiait le rideau, dont la lourde draperie de pourpre avait une richesse de palais fabuleux, jurant avec la pauvreté du cadre, ou des lézardes montraient le plâtre sous la dorure. Il faisait très chaud. À leurs pupitres, les musiciens accordaient leurs instruments, avec des trilles légers de flûte, des soupirs étouffés de cor, des voix chantantes de violon, qui s'envolaient au milieu du brouhaha grandissant des voix. Tous les spectateurs parlaient, se poussaient, se casaient, dans l'assaut donné aux places ; et la bousculade des couloirs était si rude, que chaque porte lâchait péniblement un flot de monde, intarissable. C'était des signes d'appel, des froissements d'étoffes, un défilé de jupes et de coiffures, coupées par le noir d'un habit ou d'une redingote. Pourtant les rangées de fauteuils s'emplissaient peu à peu ; une toilette claire se détachait, une tête au fin profil baissait son chignon, où courait l'éclat d'un bijou. Dans une loge, un coin d'épaule nue avec une blancheur de soie. D'autres femmes, tranquilles, s'éventaient avec langueur, en suivant du regard les poussées de la foule ; pendant que le jeunes messieurs, debout à l'orchestre, le gilet largement ouvert, un gardénia à la boutonnière, braquaient leurs jumelles du bout de leurs doigts gantés.

[...] Paris était là, le Paris des lettres, de la finance et du plaisir, beaucoup de journalistes, quelques écrivains, des hommes de bourse, plus de filles que de femmes honnêtes ; monde singulièrement mêlé, fait de tous les génies, gâté par tous les vices, ou la même fatigue et la même fièvre passaient sur les visages. Fauchery, que son cousin questionnait, lui montra les loges des journaux et des cercles, puis il nomma les critiques dramatiques.

[...] — Tu me présenteras pendant un entracte, finit-il par dire. Je me suis déjà rencontré avec le comte, mais je voudrais aller à leurs mardis.

Des « chut ! » énergiques partirent des galeries supérieures. L'ouverture était commencée, on entraînait encore. Des retardataires forçaient les rangées entières de spectateurs à se lever, les portes des loges battaient, de grosses voix se querellaient dans les couloirs. Et le bruit des conversations ne cessait pas, pareil au piaillage d'une nuée de moineaux bavards, lorsque le jour tombe. C'était une confusion, un fouillis de têtes et de bras qui s'agitaient, les uns s'asseyant et cherchant leurs aises, les autres s'entêtant à rester debout pour jeter un dernier coup d'œil. Le cri : « Assis ! Assis ! » sortit violemment des profondeurs obscures du parterre. Un frisson avait couru : enfin on allait donc connaître cette fameuse Nana dont Paris s'occupait depuis huit jours.

Peu à peu, cependant, les conversations tombaient, mollement, avec des reprises de voix grasses. Et, au milieu de ce murmure pâmé, de ses soupirs mourants, l'orchestre éclatait en petites notes vives, une valse dont le rythme canaille avait le rythme le rire d'une polissonnerie. Le public, chatouillé, souriait déjà. Mais la claque, au premier rang du parterre, tapa furieusement des mains. Le rideau se levait.

Portrait de Nana

À ce moment-là, les nuées, au fond, s'écartèrent, et Vénus parut. Nana, très grande, très forte pour ses dix-huit ans, dans sa tunique blanche de déesse, ses longs cheveux blonds simplement dénoués sur les épaules, descendit vers la rampe avec un aplomb tranquille, en riant au public. Et elle entama son grand air :

Lorsque Vénus rôde le soir...

Dès le second vers, on se regardait dans la salle. Était-ce une plaisanterie, quelques gageurs de Bordenave ? Jamais on n'avait entendu une voix aussi fausse, menée avec moins de méthodes. Son directeur la jugeait bien, elle chantait comme une seringue et elle ne savait même pas se tenir en scène. Elle jetait les mains en avant, dans un balancement de tout son corps, qu'on trouva peu convenable et disgracieux. Des oh ! oh ! s'élevaient déjà du parterre et des petites places, on sifflotait, lorsqu'une voix de jeune coq en train de muer, au fauteuil d'orchestre, lança avec conviction :

— Très chic !

Toute la salle regarda. C'était le chérubin, l'échappée du collège, ses beaux yeux écarquillés, sa face blonde enflammée par la vue de Nana. Quand il vit le monde se tourner vers lui, il devint très rouge d'avoir ainsi parlé hauts, sans le vouloir. Daguinet, son voisin, l'examinait avec un sourire. Le public riait, comme désarmé et ne songeant plus à siffler ; tandis que les jeunes messieurs en gants blancs, empoignés eux aussi par le galbe de Nana, se pâmaient, applaudissaient.

— C'est ça, très bien ! bravo !

Nana cependant, en voyant rire la salle, s'était mise à rire. La gaieté redoubla. Elle était drôle tout de même, cette belle fille. Son rire lui creusait un amour de petit trou dans le menton. Elle attendait, pas gênée, familière, entrant tout de suite de plain-pied avec le public, ayant l'air de dire elle-même d'un clignement d'yeux qu'elle n'avait pas de talent pour deux liards, mais que ça ne faisait rien, qu'elle avait autre chose. Et, après avoir adressé au chef d'orchestre un geste qui signifiait : « Allons-y, mon bonhomme ! » elle commença le second couplet :

À minuit, c'est Vénus qui passe...

C'était toujours la même voix vinaigrée, mais à présent, elle grattait si bien le public au bon endroit, qu'elle lui tirait par moment un léger frisson. Nana avait gardé son rire, qui éclairait sa petite bouche rouge luisait dans ses grands yeux, d'un bleu très clair. À certains vers un peu vifs, une friandise retroussait son nez dont les ailes roses battaient, pendant qu'une flamme passait sur ses joues. Elle continuait à se balancer, ne sachant faire que ça. On ne trouvait plus ça vilain

du tout, au contraire ; les hommes braquaient leurs jumelles. Comme elle terminait le couplet, la voix lui manqua complètement, elle comprit qu'elle n'irait pas jusqu'au bout. Alors, sans s'inquiéter, elle donna un coup de hanche qui dessina une rondeur sous la mince tunique, tandis que, la taille pliée, la gorge renversée, elle tendait les bras. Des applaudissements éclatèrent tout de suite. Elle s'était tournée, remontant, faisant voir sa nuque ou des cheveux roux mettaient comme une toison de bêtes; et les applaudissements devinrent furieux.

[À l'acte suivant, continue son entreprise de séduction du public.]

Un frisson remua la salle. Nana était nue. Elle était nue, avec une tranquille audace, certaine de la toute-puissance de sa chair. Une simple gaze l'enveloppait ; ses épaules rondes, sa gorge d'amazone dont les pointes roses se tenaient levées et rigides comme des lances, ses larges hanches qui roulaient dans un balancement voluptueux, ses cuisses de blonde grasse, tout son corps se devinait, se voyait sous le tissu léger, d'une blancheur d'écume. C'était Vénus naissant des flots, n'ayant pour voile que ses cheveux. Et, lorsque Nana levait les bras, on apercevait, au feu de la rampe, les poils d'or de ses aisselles. Il n'eut pas d'applaudissements. Personne ne riait plus. Les faces des hommes sérieuses, se tendaient, avec le nez aminci, la bouche irritée et sans salive. Un vent semblait avoir passé très doux, chargé d'une sourde menace. Tout d'un coup, dans la bonne enfant, la femme se dressait, inquiétante, apportant le coup de folie de son sexe, ouvrant l'inconnu du désir. Nana souriait toujours, mais d'un sourire aigu de mangeuse d'homme.

[...] Ce qui suivit acheva d'empoisonner la salle. Diane s'en était allée, furieuse. Tout de suite, assise sur un banc de mousse, Vénus appela Mars auprès d'elle. Jamais encore on avait osé une scène de séduction plus chaude.

[...] Un murmure grandit comme un soupir qui se gonflait. Quelques mains battirent, toutes les jumelles étaient fixées sur Vénus. Peu à peu, Nana avait pris possession du public, et maintenant chaque homme la subissait. Le rut qui montait d'elle, ainsi que d'une bête en folie, s'était répandu toujours davantage, emplissant la salle. À cette heure, ses moindres mouvements soufflaient le désir, elle retournait la chair d'un geste de son petit doigt. Des dos s'arrondissaient, vibrants comme si des archers invisibles se fussent promenées sur les muscles, des nuques montraient des poils follets qui s'envolaient, sous des haleines tièdes et errantes, venue on ne savait de quelle bouche de femme.

[...] Depuis trois heures qu'on était là, les haleines avaient chauffé l'air d'une odeur humaine. Dans le flamboiement du gaz, les poussières en suspension s'épaississent, immobile au-dessous du lustre. La salle entière vacillait, glissait à un vertige, lasse et excitée, prise de ces désirs ensommeillés de minuit qui balbutient au fond des alcôves. Et Nana, en face de ce public pâmé, de ces quinze cents personnes entassées, noyées dans l'affaissement et le détraquement nerveux d'une fin de spectacle, restait victorieuse avec sa chair de marbre, son sexe assez fort pour détruire tout ce monde et n'être pas entamé.

La pièce s'acheva.

Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, 1885

Aux Folies Bergère

Le jeune George Duroy est invité aux Folies Bergère par son ami journaliste, Forestier.

Forestier entra, Duroy l'arrêta :

« Nous oublions de passer au guichet. »

L'autre répondit d'un ton important :

« Avec moi on ne paie pas. »

Quand il s'approcha du contrôle, les trois contrôleurs le saluèrent. Celui du milieu lui tendit la main. Le journaliste demanda :

« Avez-vous une bonne loge ?

— Mais certainement, monsieur Forestier. »

Il prit le coupon qu'on lui tendait, poussa la porte matelassée, à battants garnis de cuir ; et ils se trouvèrent dans la salle.

Une vapeur de tabac voilait un peu, comme un très fin brouillard, les parties lointaines, la scène et l'autre côté du théâtre. Et s'élevant sans cesse, en mince filet blanchâtre, de tous les cigares et de toutes les cigarettes que fumaient tous ces gens, cette brume légère montait toujours, s'accumulait au plafond, et formait, sous le large dôme, autour du lustre, au-dessus de la galerie du premier chargée de spectateurs, un ciel ennuagé de fumée

Dans le vaste corridor d'entrée qui mène à la promenade circulaire, où rôde la tribu parée des filles, mêlée à la foule sombre des hommes, un groupe de femmes attendait les arrivants devant un des trois comptoirs où trônaient, fardées et défraîchies, trois marchandes de boissons et d'amour.

Les hautes glaces, derrière elles, reflétaient leurs dos et les visages des passants.

Forestier ouvrait les groupes, avançait vite, en homme qui a le droit à la considération. Il s'approcha d'une ouvreuse.

« La loge dix-sept ? dit-il

— Par ici monsieur. »

Et on les enferma dans une petite boîte en bois, découverte, tapissée de rouge, et qui contenait quatre chaises de même couleur, si rapprochées qu'on pouvait à peine se glisser entre elles. Les deux amis s'assirent ; et, à droite comme à gauche, suivant une longue ligne arrondie aboutissant à la scène par les deux bouts, une suite de cases semblables contenait des gens assis également et dont on ne voyait que la tête et la poitrine.

Sur la scène, trois jeunes hommes en maillot collant, un grand, un moyen, un petit, faisaient, tour à tour, des exercices sur un trapèze. [...]

Mais Duroy ne s'occupait guère du spectacle, et, la tête tournée, il regardait sans cesse derrière lui le grand promenoir plein d'hommes et de prostituées.

Forestier lui dit : « Remarque donc l'orchestre : rien que des bourgeois avec leurs femmes et leurs enfants, de bonnes têtes stupides qui viennent pour voir. Aux loges, des boulevardiers, quelques artistes, quelques filles de demi-choix ; et, derrière nous, le plus drôle de mélange qui soit dans Paris. Quels sont ces hommes ? Observe-les. Il y a de tout, de toutes les professions et de toutes les castes mais la crapule domine. Voici des employés, employés de banque, de magasin, de ministère, des reporters, des souteneurs, des officiers en bourgeois, des gommeux en habit, qui viennent de dîner au cabaret et qui sortent de l'Opéra avant d'entrer aux Italiens, et puis encore tout un monde d'hommes suspects qui défient l'analyse. Quant aux femmes, rien qu'une marque : la soupeuse de l'Américain, la fille à un ou deux louis qui guette l'étranger de cinq louis et prévient ses habitués quand elle est libre. On les connaît toutes depuis dix ans ;

on les voit tous les soirs, toute l'année, aux mêmes endroits, sauf quand elles font une station hygiénique à Saint Lazare ou à Lourcine.

Duroy n'écoutait plus. Une de ces femmes, s'étant accoudée à leur loge, le regardait. C'était une grosse brune à la chair blanchie par la pâte, à l'œil noir, allongé, souligné par le crayon, encadré sous des sourcils énormes et factices. Sa poitrine, trop forte, tendait la soie sombre de sa robe ; et ses lèvres peintes, rouges comme une plaie, lui donnaient quelque chose de bestial, d'ardent, d'outré, mais qui allumait le désir cependant.

[Durant le roman, Duroy connaît une ascension sociale fulgurante et entame une relation avec Clotilde de Marelle. Ce qui ne l'empêche pas de continuer à voir Rachel, la prostituée rencontrée lors de sa première soirée au théâtre. Un jour, Clotilde demande à Duroy de l'emmener aux Folies Bergère.]

Un soir elle lui dit :

« Croiras-tu que je n'ai jamais été aux Folies Bergère ? Veux-tu m'y emmener ? »

Il hésita, dans la crainte de rencontrer Rachel. Puis il pensa : « Bah ! je ne suis pas marié avec elle après tout. Si l'autre me voit, elle comprendra la situation et ne me parlera pas. D'ailleurs nous prendrons une loge. »

Une raison aussi le décida. Il était bien aise de cette occasion d'offrir à M^{me} de Marelle une loge au théâtre sans rien payer. C'était là une sorte de compensation.

Il laissa d'abord Clotilde dans la voiture pour aller chercher le coupon afin qu'elle ne vît pas qu'on le lui offrait, puis il la vint prendre et ils entrèrent, salués par les contrôleurs.

Une foule énorme encombrait le promenoir. Ils eurent grand-peine à passer à travers la cohue des hommes et des rôdeuses. Ils atteignirent enfin leur case et s'installèrent, enfermés entre l'orchestre immobile et le remous de la galerie.

Mais M^{me} de Marelle ne regardait guère la scène, uniquement préoccupée des filles qui circulaient derrière son dos ; et elle se retournait sans cesse pour les voir, avec une envie de les toucher, de palper leur corsage, leurs joues, leurs cheveux, pour savoir comment c'était fait, ces êtres-là.

Elle dit soudain :

« Il y a une grosse brune qui nous regarde tout le temps. J'ai cru tout à l'heure qu'elle allait nous parler. L'as-tu vue ? »

Il répondit : « Non. Tu dois te tromper. »

Mais il l'avait aperçue depuis longtemps déjà. C'était Rachel qui rôdait autour d'eux avec une colère dans les yeux et des mots violents sur les lèvres.

Duroy l'avait frôlé tout à l'heure en traversant la foule, et elle lui avait dit : « Bonjour » tout bas avec un clignement d'œil qui signifiait : « Je comprends. » Mais il n'avait point répondu à cette gentillesse dans la crainte d'être vu par sa maîtresse, et il avait passé froidement, le front haut, la lèvre dédaigneuse. La fille, qu'une jalousie inconsciente aiguillonnait déjà, revient sur ses pas, le frôla de nouveau et prononça d'une voix plus forte : « Bonjour, Georges. »

Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, 1897

Une représentation à l'Hôtel de Bourgogne (acte I, sc. 1 et 2)

Christian se rend au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne accompagné de Lignière afin d'identifier la jeune femme dont il est tombé amoureux.

La salle de l'Hôtel de Bourgogne, en 1640. Sorte de hangar de jeu de paume aménagé et embelli pour des représentations.

La salle est un carré long ; on la voit en biais, de sorte qu'un de ses côtés forme le fond qui part du premier plan, à droite, et va au dernier plan, à gauche, faire angle avec la scène, qu'on aperçoit en pan coupé.

Cette scène est encombrée, des deux côtés, le long des coulisses, par des banquettes. Le rideau est formé par deux tapisseries qui peuvent s'écarter. Au-dessus du manteau d'Arlequin, les armes royales. On descend de l'estrade dans la salle par de larges marches. De chaque côté de ces marches, la place des violons. Rampe de chandelles.

Deux rangs superposés de galeries latérales : le rang supérieur est divisé en loges. Pas de sièges au parterre, qui est la scène même du théâtre ; au fond de ce parterre, c'est-à-dire à droite, premier plan, quelques bancs formant gradins et, sous un escalier qui monte vers des places supérieures, et dont on ne voit que le départ, une sorte de buffet orné de petits lustres, de vases fleuris, de verres de cristal, d'assiettes de gâteaux, de flacons, etc.

Au fond, au milieu, sous la galerie de loges, l'entrée du théâtre. Grande porte qui s'entre-bâille pour laisser passer les spectateurs. Sur les battants de cette porte, ainsi que dans plusieurs coins et au-dessus du buffet, des affiches rouges sur lesquelles on lit : La Clorise.

Au lever du rideau, la salle est dans une demi-obscurité, vide encore. Les lustres sont baissés au milieu du parterre, attendant d'être allumés.

Scène première

LE PUBLIC, qui arrive peu à peu. CAVALIERS, BOURGEOIS, LAQUAIS, PAGES, TIRE-LAINE, LE PORTIER, ETC., puis LES MARQUIS, CUIGY, BRISSAILLE, LA DISTRIBUTRICE, LES VIOLONS, ETC.

(On entend derrière la porte un tumulte de voix, puis un cavalier entre brusquement.)

LE PORTIER, le poursuivant.

Holà ! vos quinze sols !

LE CAVALIER.

J'entre gratis !

LE PORTIER.

Pourquoi ?

LE CAVALIER.

Je suis cheveu-léger de la maison du Roi !

LE PORTIER, à un autre cavalier qui vient d'entrer.

Vous ?

DEUXIEME CAVALIER.

Je ne paye pas !

LE PORTIER.

Mais...

DEUXIEME CAVALIER.

Je suis mousquetaire.

PREMIER CAVALIER, au deuxième.

On ne commence qu'à deux heures. Le parterre Est vide. Exerçons-nous au fleuret.

(Ils font des armes avec des fleurets qu'ils ont apportés.)

UN LAQUAIS, *entrant.*

Pst... Flanquin...

UN AUTRE, *déjà arrivé.*

Champagne ?...

LE PREMIER, *lui montrant des jeux qu'il sort de son pourpoint.*

Cartes. Dés.

(Il s'assied par terre.)

Jouons.

LE DEUXIEME, *même jeu.*

Oui, mon coquin.

PREMIER LAQUAIS, *tirant de sa poche un bout de chandelle qu'il allume et colle par terre.*

J'ai soustrait à mon maître un peu de luminaire.

UN GARDE, *à une bouquetière qui s'avance.*

C'est gentil de venir avant que l'on n'éclaire !...

(Il lui prend la taille.)

UN DES BRETTEURS, *recevant un coup de fleuret.*

Touche !

UN DES JOUEURS.

Trèfle !

LE GARDE, *poursuivant la fille.*

Un baiser !

LA BOUQUETIERE, *se dégageant.*

On voit !...

LE GARDE, *l'entraînant dans les coins sombres.*

Pas de danger !

UN HOMME, *s'asseyant par terre avec d'autres porteurs de provisions de bouche.*

Lorsqu'on vient en avance, on est bien pour manger.

UN BOURGEOIS, *conduisant son fils.*

Plaçons-nous là, mon fils.

UN JOUEUR.

Brelan d'as !

UN HOMME, *tirant une bouteille de sous son manteau et s'asseyant aussi.*

Un ivrogne

Doit boire son bourgogne...

(Il boit.)

à l'hôtel de Bourgogne !

LE BOURGEOIS, *à son fils.*

Ne se croirait-on pas en quelque mauvais lieu ?

(Il montre l'ivrogne du bout de sa canne.)

Buveurs...

(En rompant, un des cavaliers le bouscule.)

Bretteurs !

(Il tombe au milieu des joueurs.)

Joueurs !

LE GARDE, *derrière lui, lutinant toujours la femme.*

Un baiser !

LE BOURGEOIS, *éloignant vivement son fils.*

Jour de Dieu !

– Et penser que c'est dans une salle pareille

Qu'on joua du Rotrou, mon fils !

LE JEUNE HOMME.

Et du Corneille !

UNE BANDE DE PAGES, *se tenant par la main, entre en farandole et chante.*

Tra la la la la la la la la la lère...

LE PORTIER, *sévèrement aux pages.*

Les pages, pas de farce !...

PREMIER PAGE, *avec une dignité blessée.*

Oh ! Monsieur ! ce soupçon !...

(Vivement, au deuxième, dès que le portier a tourné le dos.)

As-tu de la ficelle ?

LE DEUXIEME.

Avec un hameçon.

PREMIER PAGE.

On pourra de là-haut pêcher quelque perruque.

UN TIRE-LAINE, *groupant autour de lui plusieurs hommes de mauvaise mine.*

Or ça, jeunes escrocs, venez qu'on vous éduque :

Puis donc que vous volez pour la première fois...

DEUXIEME PAGE, *criant à d'autres pages déjà placés aux galeries supérieures.*

Hep ! Avez-vous des sarbacanes ?

TROISIEME PAGE, *d'en haut.*

Et des pois !

(Il souffle et les crible de pois.)

LE JEUNE HOMME, *à son père.*

Que va-t-on nous jouer ?

LE BOURGEOIS.

Clorise.

LE JEUNE HOMME.

De qui est-ce ?

LE BOURGEOIS.

De monsieur Balthazar Baro. C'est une pièce !...

(Il remonte au bras de son fils.)

LE TIRE-LAINE, *à ses acolytes.*

... La dentelle surtout des canons, coupez-la !

UN SPECTATEUR, *à un autre, lui montrant une encoignure élevée.*

Tenez, à la première du Cid, j'étais là !

LE TIRE-LAINE, *faisant avec ses doigts le geste de subtiliser.*

Les montres...

LE BOURGEOIS, *redescendant, à son fils.*

Vous verrez des acteurs très illustres...

LE TIRE-LAINE, *faisant le geste de tirer par petites secousses furtives.*

Les mouchoirs...

LE BOURGEOIS.

Montfleury...

QUELQU'UN, *criant de la galerie supérieure.*

Allumez donc les lustres !

LE BOURGEOIS.

... Bellerose, l'Epy, la Beaupré, Jodelet !

UN PAGE, *au parterre.*

Ah ! voici la distributrice !...

LA DISTRIBUTRICE, *paraissant derrière le buffet.*

Oranges, lait,

Eau de framboise, aigre de cèdre...

(Brouhaha à la porte.)

UNE VOIX DE FAUSSET.

Place, brutes !

UN LAQUAIS, *s'étonnant.*

Les marquis !... au parterre ?...

UN AUTRE LAQUAIS.

Oh ! pour quelques minutes.

(Entre une bande de petits marquis.)

UN MARQUIS, *voyant la salle à moitié vide.*

Hé quoi ! Nous arrivons ainsi que les drapiers,

Sans déranger les gens ? sans marcher sur les pieds ?

Ah ! fi ! fi ! fi !

(Il se trouve devant d'autres gentilshommes entrés peu avant.)

Cuigy ! Brissaille !

(Grandes embrassades.)

CUIGY.

Des fidèles !...

Mais oui, nous arrivons devant que les chandelles...

LE MARQUIS.

Ah ! ne m'en parlez pas ! Je suis dans une humeur...

UN AUTRE.

Console-toi, marquis, car voici l'allumeur !

LA SALLE, *saluant l'entrée de l'allumeur.*

Ah !...

(On se groupe autour des lustres qu'il allume. Quelques personnes ont pris place aux galeries. Lignière entre au parterre, donnant le bras à Christian de Neuville. Lignière, un peu débraillé, figure d'ivrogne distingué. Christian, vêtu élégamment, mais d'une façon un peu démodée, paraît préoccupé et regarde les loges.)

Scène II

LES MEMES, CHRISTIAN, LIGNIÈRE, puis RAGUENEAU et LE BRET.

CUIGY.

Lignière !

BRISSAILLE, *riant.*

Pas encore gris !...

LIGNIERE, *bas à Christian.*

Je vous présente ?

(Signe d'assentiment de Christian.)

Baron de Neuville.

(Saluts.)

LA SALLE, *acclamant l'ascension du premier lustre allumé.*

Ah !

CUIGY, *à Brissaille, en regardant Christian.*

La tête est charmante.

PREMIER MARQUIS, *qui a entendu.*

Peuh !...

LIGNIERE, *présentant à Christian.*

Messieurs de Cuigy, de Brissaille...

CHRISTIAN, *s'inclinant.*

Enchanté !...

PREMIER MARQUIS, *au deuxième.*

Il est assez joli, mais n'est pas ajusté

Au dernier goût.

LIGNIERE, *à Cuigy.*

Monsieur débarque de Touraine.

CHRISTIAN.

Oui, je suis à Paris depuis vingt jours à peine.

J'entre aux gardes demain, dans les Cadets.

PREMIER MARQUIS, *regardant les personnes qui entrent dans les loges.*

Voilà

La présidente Aubry !

LA DISTRIBUTRICE.

Oranges, lait...

LES VIOLONS, *s'accordant.*

La... la...

CUIGY, *à Christian, lui désignant la salle qui se garnit.*

Du monde !

CHRISTIAN.

Eh ! oui, beaucoup.

PREMIER MARQUIS.

Tout le bel air !

(Ils nomment les femmes à mesure qu'elle entrent, très parées, dans les loges. Envois de saluts, réponses de sourires.)

DEUXIEME MARQUIS.

Mesdames

De Guéméné...

CUIGY.

De Bois-Dauphin...

PREMIER MARQUIS.

Que nous aimâmes...

BRISSAILLE.

De Chavigny...

DEUXIEME MARQUIS.

Qui de nos cœurs va se jouant !

LIGNIERE.

Tiens, monsieur de Corneille est arrivé de Rouen.

LE JEUNE HOMME, à son père.

L'Académie est là ?

LE BOURGEOIS.

Mais... j'en vois plus d'un membre ;

Voici Boudu, Boissat, et Cureau de la Chambre ;

Porchères, Colomby, Bourzeys, Bourdon, Arbaud...

Tous ces noms dont pas un ne mourra, que c'est beau !

PREMIER MARQUIS.

Attention ! nos précieuses prennent place :

Barthénoïde, Urimédonte, Cassandace,

Félixérie...

DEUXIEME MARQUIS, se pâmant.

Ah ! Dieu ! leurs surnoms sont exquis !

Marquis, tu les sais tous ?

PREMIER MARQUIS.

Je les sais tous, marquis !

LIGNIERE, prenant Christian à part.

Mon cher, je suis entré pour vous rendre service :

La dame ne vient pas. Je retourne à mon vice !

CHRISTIAN, suppliant.

Non !... Vous qui chaussez et la ville et la cour,

Restez : Vous me direz pour qui je meurs d'amour.

LE CHEF DES VIOLONS, frappant sur son pupitre, avec son archet.

Messieurs les violons !...

(Il lève son archet.)

LA DISTRIBUTRICE.

Macarons, citronnée...

Les violons commencent à jouer.

CHRISTIAN.

J'ai peur qu'elle ne soit coquette et raffinée,

Je n'ose lui parler car je n'ai pas d'esprit.

Le langage aujourd'hui qu'on parle et qu'on écrit,

Me trouble. Je ne suis qu'un bon soldat timide.

– Elle est toujours à droite, au fond : la loge vide.

LIGNIERE, *faisant mine de sortir.*

Je pars.

CHRISTIAN, *le retenant encore.*

Oh ! non, restez !

LIGNIERE.

Je ne peux. D'Assoucy
M'attend au cabaret. On meurt de soif, ici.

LA DISTRIBUTRICE, *passant devant lui avec un plateau.*

Orangeade ?

LIGNIERE.

Fi !

LA DISTRIBUTRICE.

Lait ?

LIGNIERE.

Pouah !

LA DISTRIBUTRICE.

Rivesalte ?

LIGNIERE.

Halte !

(À Christian.)

Je reste encore un peu. – Voyons ce rivesalte ?

(Il s'assied près du buffet. La distributrice lui verse du rivesalte.)

[...]

LA SALLE.

Commencez.

UN BOURGEOIS, *dont la perruque s'envole au bout d'une ficelle, pêchée par un page de la galerie supérieure.*

Ma perruque !

CRIS DE JOIE.

Il est chauve !...

Bravo, les pages !... Ha ! ha ! ha !...

LE BOURGEOIS, *furieux, montrant le poing.*

Petit gremlin !

RIRES ET CRIS, *qui commencent très fort et vont décroissant.*

HA ! HA ! ha ! ha ! ha ! ha !

(Silence complet.)

LE BRET, *étonné.*

Ce silence soudain ?...

(Un spectateur lui parle bas.)

Ah ?...

LE SPECTATEUR.

La chose me vient d'être certifiée.

MURMURES, *qui courent.*

Chut ! — Il paraît ?... — Non !... — Si ! — Dans la loge grillée.

– Le Cardinal ! — Le Cardinal ? — Le Cardinal !

UN PAGE.

Ah ! diable, on ne va pas pouvoir se tenir mal !...

(On frappe sur la scène. Tout le monde s'immobilise. Attente.)

LA VOIX D'UN MARQUIS, *dans le silence, derrière le rideau.*

Mouchez cette chandelle !

UN AUTRE MARQUIS, *passant la tête par la fente du rideau.*

Une chaise !

(Une chaise est passée, de main en main, au-dessus des têtes. Le marquis la prend et disparaît, non sans avoir envoyé quelques baisers aux loges.)

UN SPECTATEUR.

Silence !

(On reffrappe les trois coups. Le rideau s'ouvre. Tableau. Les marquis assis sur les côtés, dans des poses insolentes. Toile de fond représentant un décor bleuâtre de pastorale. Quatre petits lustres de cristal éclairent la scène. Les violons jouent doucement.)

Colette, *Les Vrilles de la vigne*, 1902

Le quotidien des femmes d'un *music hall*

Dernière nouvelle du recueil, « Music Hall » revient sur le quotidien des acteurs et surtout des actrices. Au moment des répétitions, le directeur souhaite voir le costume « à transformation » de M^{me} Loquette.

[...] On se précipite, avec des exclamations de soulagement, vers la principale interprète. Le gros commanditaire assure son monocle. Mme Loquette, qui a froid, frissonne des coudes, et serre les épaules sous son costume peut-être monténégrin, sans doute croate, à coup sûr moldovalaque, avec quelque chose de dalmate dans l'allure générale... Elle a faim, elle vient de passer quatre heures debout chez Landolff, elle bâille d'agacement...

— Voyons ce fameux costume !

C'est une déception. « Trop simple ! » murmure le patron. « Un peu sombre ! » laisse tomber le gros commanditaire. L'auteur de la musique, oubliant Pelléas, s'approche, onduleux et désossé, et dit pâteusement : « C'est drôle, je ne le voyais pas comme ça... Moi, j'aurais aimé quelque chose de vert, avec de l'or, et puis avec un tas de machins qui pendent, des... fourbis, des... des zédipoifs, quoi ! »

Mais le mime W..., enchanté, déclare que ce rouge-rose fait épatamment valoir les feuille-morte et les gris de sa défroque de contrebandier. M^{me} Loquette, les yeux ailleurs, ne répond rien et souhaite seulement, de toutes les forces de son âme, un sandwich au jambon, ou deux, — ou trois, — avec de la moutarde...

Silence soucieux.

— Enfin, soupire le patron, voyons le dessous... Allez-y, W..., prenez votre scène au moment où vous lui arrachez sa robe...

Le bronchité, le pneumonique se transforme, d'un geste de son visage, en brute montagnarde, et se rue, poignard levé, sur M^{me} Loquette, l'affamée Loquette devenue brusquement une petite femelle traquée, haletante, les griffes prêtes... Ils luttent un court instant, la robe se déchire du col aux chevilles, Mme Loquette apparaît demi-nue, le cou renversé offert au couteau...

— Hep ! ... arrêtez-vous, mes enfants ! l'effet est excellent ! Pourtant, attendez...

Les hommes se rapprochent de la principale interprète. Silence studieux. Elle laisse, plus indifférent qu'une pouliche à vendre, errer leurs regards sur ses épaules découvertes, sur la jambe visible hors de la tunique fendue...

Le patron cherche, clappe des lèvres, ronchonne :

— Évidemment, évidemment... Ce n'est pas... Ce n'est pas assez... pas assez nu, là !

La pouliche indifférente tressaille comme piquée par un taon.

— Pas assez nu ! qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Eh ! il me faut... je ne sais pas, moi. L'effet est bon, mais pas assez éclatant, pas assez nu, je maintiens le mot ! Tenez, cette mousseline sur la gorge... C'est déplacé, c'est ridicule, c'est

engonçant... Il me faudrait...

Inspiré, le patron recule de trois pas, étend le bras, et, d'une voix d'aéronaute quittant la terre :

— Lâchez un sein ! crie-t-il.

* * *

Même cadre. On répète la Revue. Une revue comme toutes les revues. C'est l'internement, de une à sept heures, de tout un pensionnat pauvre et voyant, bavard, empanaché, – grands chapeaux agressifs, bottines dont le chevreau égratigné bleuit, jaquettes minces qu'on « réchauffe » d'un tour de cou en fourrure...

Peu d'hommes. Les plus riches reluisent d'une élégance boutiquière, les moins fortunés tiennent le milieu entre le lad et le lutteur. Quelques-uns s'en tiennent encore au genre démodé du rapin d'opérette, – beaucoup de cheveux et peu de linge, mais quels foulards !

Tous ont, en passant de la rue glaciale au promenoir, le même soupir de détente et d'arrivée, à cause de la bonne chaleur malsaine que soufflent les calorifères... Sur le plateau, le chaudron des répétitions fonctionne déjà, renforcé, pour les danses, d'un violon vinaigré. Treize danseuses anglaises se démènent, avec une froide frénésie. Elles dansent, dans cette demi-nuit des répétitions, comme elles danseront le soir de la générale, ni plus mal, ni mieux. Elles jettent, vers l'orchestre vide, le sourire enfantin, l'œil aguicheur et candide dont elles caresseront, à la première, les avant-scènes... Une conscience militaire anime leurs corps grêles et durs, jusqu'à l'instant de revenir, le portant franchi, des enfants maigres et gaies, nourries de sandwiches et de pastilles de menthe...

Au promenoir, une camaraderie de prisonnières groupe les petites marcheuses à trois louis par mois, celles qui changeront six ou huit fois de costume au cours de la Revue. Autour d'un guéridon de bar, elles bavardent comme on mange, avec fièvre, avec gloutonnerie ; plusieurs tirent l'aiguille, et raccommoient des nippes de gosse...

L'une d'elles séduit par sa minceur androgyne. Elle a coiffé ses cheveux courts d'un feutre masculin, d'une élégance très Rat-Mort. Les jambes croisées sous sa jupe étroite, elle fume et promène autour d'elle le regard insolent et sérieux d'une Mademoiselle de Maupin. L'instant d'après, sa cigarette finie, elle tricote, les épaules basses, une paire de chaussons d'enfant... Pauvre petite Maupin de Montmartre, qui arbore un vice seyant comme on adopte le chapeau du jour. « Qu'est-ce que tu veux, on n'a pas de frais de toilette, avec deux galures et deux costumes tailleur je fais ma saison : et puis il y a des hommes qui aiment ça... »

Une boulotte camuse aux yeux luisants, costaude, courtaude, coud d'une main preste et professionnelle, en bavardant âprement. « Ils vont encore nous coller une générale à minuit et demi, comme c'est commode... Moi que j'habite au Lion de Belfort, parce que mon mari est ouvrier serrurier... Alors, vous comprenez, la générale finit sur les trois heures et demie, peut-être quatre heures, et je suis sûre de rentrer sur mes pattes, juste à temps pour faire la soupe à mon mari qui s'en va à cinq heures et demie, et puis, après, les deux gosses qu'il faut qu'ils aillent à l'école... » Celle-ci n'a rien d'une révoltée, d'ailleurs ; chaque métier a ses embêtements, n'est-ce pas ?

Dans une baignoire d'avant-scène, un groupe coquet, emplumé, fourré, angora, s'isole et tient salon. Il y a la future commère et la diseuse engagée pour trois couplets, et la petite amie d'un des auteurs, et celle du gros commanditaire... Elles gagnent, toutes, entre trois cents et deux mille francs par mois, mais on a des renards de deux cents louis, et des sautoirs de perles...

On est pincées, posées, méfiantes. On ne joue pas à l'artiste, oh ! Dieu non. On ne parle pas de métier. On dit : « Moi, j'ai eu bien des ennuis avec mon auto... Moi, je n'irai pas à Monte-Carlo cet hiver, j'ai horreur du jeu ! Et puis, après la revue, je serai si contente de me reposer un peu chez moi, de ne pas sortir le soir ! Mon ami adore la vie de famille... nous avons une petite fille de quatre ans qui est un amour... »

Ici, comme à côté, l'enfant se porte beaucoup, légitime ou non. J'entends : « L'institutrice de Bébé... Mon petit Jacques qui est déjà un homme, ma chère ! » L'une d'elles renchérit et avoue modestement quatre garçons. Ce sont des cris, des exclamations d'étonnement et d'envie... La jeune pondeuse, fraîche comme une pomme, se rengorge avec une moue d'enfant gâtée.

En face d'elle, la plus jolie de toutes médite, les doigts taquinant son lourd collier de perles irisées, et fixe dans le vide un regard bleu mauve, d'une nuance inédite et sûrement très coûteuse. Elle murmure enfin : « Ça me fait songer que je n'ai pas eu d'enfant depuis deux ans... Il m'en faut un pour dans... dans quatorze mois. » Et comme on rit autour d'elle, elle s'explique, paisible : « Oui, dans quatorze mois. Ça me fera beaucoup de bien, il n'y a rien qui « dépure » le sang comme un accouchement. C'est un renouvellement complet, on a un teint, après !... J'ai des amies qui passent leur vie à se purger, à se droguer, à se coller des choses sur la figure... Moi, au lieu de ça, je me fais faire un enfant, c'est bien plus sain ! » (rigoureusement *sic* !)

En quittant le promenoir, je frôle du pied quelque chose qui traîne sur le tapis sale... Un peu plus, j'écrasais une main, une petite patte enfantine, la paume en l'air... Les petites Anglaises se reposent là, par terre, en tas. Quelques-unes, assises, s'adossent au mur, les autres sont jetées en travers de leurs genoux ou pelotonnées en chien de fusil, et dorment. Je distingue un bras mince, nu jusqu'au coude, une chevelure lumineuse en coques rousses au-dessus d'une délicate oreille anémique... Sommeil misérable et confiant, repos navrant et gracieux de jeunes bêtes surmenées... On songe à une portée de chatons orphelins, qui se serrent pour se tenir chaud...

Mikhaïl Boulgakov

Le Roman de monsieur de Molière, 1933

Jouer devant les puissants de ce monde

Séduit par le talent de Molière, Philippe d'Orléans, frère du roi, lui propose de prendre sa troupe sous sa protection et promet que le roi en personne viendra les voir jouer. Molière est alors conscient de jouer toute sa carrière sur cette seule soirée.

[...] Et c'est à la suite de cette conversation que fut dressé sur la scène de la salle des Gardes un Nicomède de toile.

L'homme regarde le décor avec angoisse, et à nouveau a peur. Il se souvient du Rhône et du vin muscat... Là-bas, vraiment se trouve la liberté; là-bas, n'existe pas cette responsabilité accablante mais il est trop tard, trop tard pour s'enfuir n'importe où !

Le Vieux Louvre serait-il en feu ? Non, ce sont des milliers de bougies qui brûlent sur les lustres de la salle des Gardes, et dans leur lueur les Cariatides immobiles prennent vie. Costumé en Nicomède, à demi paralysé, monsieur de Molière regarde par l'ouverture du rideau la salle se remplir. Monsieur de Molière croyait perdre la vue. Sur toutes les mains éclataient des feux de diamant, et les poignées des épées renvoyaient les mêmes feux... Le regard était capté par une forêt de plumes et de dentelles, les yeux aveuglés par les emblèmes des capes ; sur tous les cavaliers resplendissaient les merveilleux rubans de la boutique de Perdrigeon et sur les têtes des dames vacillaient de savantes de coiffures.

Toute la cour, toute la garde était dans la salle.

Et devant tout le monde, assis dans un fauteuil à côté de Philippe de France, se trouvait un jeune homme d'une vingtaine d'années, dont la vue fit défaillir le directeur de la troupe. Cet homme était le seul à avoir conservé son chapeau sur la tête. Dans le brouillard des respirations, Molière parvint à distinguer le visage hautain du jeune homme, les yeux qui ne cillaient pas, la lèvre inférieure avancée en une moue capricieuse.

Mais dans le lointain, Molière pouvait distinguer des têtes qui ne l'effrayaient pas moins que le visage altier et froid du jeune homme en chapeau à plumes : c'était celle des acteurs royaux de l'hôtel de Bourgogne. « Je ne m'y attendais pas, pensa mélancoliquement le directeur. Ils sont tous là. »

[...] À mesure que la représentation se déroulait, une perplexité croissante s'emparait de la salle. Quelqu'un risqua un toussotement, puis il y en eut un autre et un troisième, et tous les acteurs savent que ce que cela veut dire. Puis commencèrent les chuchotements, les échanges de regards étonnés. Que se passait-il ? Depuis deux semaines, un nom, Molière, se répandait dans tout Paris, mettait en émoi la ville et la cour... Molière à droite, Molière à gauche... Vous êtes au courant ? Un provincial ? On le dit étonnant ! Et en plus il écrit aussi ? Sa majesté de vingt-quatre ans sera dans la salle des Gardes. Vous êtes invités ? Molière, Molière, partout Molière... Qu'est-ce que cela Messieurs ? À l'hôtel de Bourgogne, on joue beaucoup mieux que Corneille ! L'ennui a commencé de s'installer sur les visages des courtisans. Oui, elle est mignonne cette... Du parc. Quant à Molière lui-même... Non, il n'est pas mauvais, mais il a une drôle de manière de dire les vers, on dirait de la prose. Bizarre !

[...] Nicomède s'acheva sur de maigres applaudissements de la salle.

Le jeune Orléans était atterré. Il restait enfoncé dans son fauteuil, la tête rentrée dans les épaules, sans pouvoir lever les yeux.

Et à cet instant, monsieur de Molière, qui, dans son funeste entêtement à jouer la tragédie, avait risqué sur une seule carte son séjour à Paris et l'existence même de la future grande Comédie Française, parut sur la scène. Des perles de sueur gouttaient à son front. Il salua et ébaucha un sourire charmeur. Il ouvrit la bouche, il voulait parler.

Les murmures cessèrent dans la salle.

Et monsieur de Molière parla. Il dit qu'il devait avant tout remercier la reine-mère (Anne d'Autriche se trouvait dans la salle) et sa Majesté pour la bonté et l'indulgence dont ils avaient fait preuve en pardonnant à des défauts manifestes et inexcusables.

Il reprend encore cette voix, le maudit, pense à Philippe d'Orléans, qui ne songeait plus maintenant qu'à la honte et au désagrément. « C'est une calamité en voiture à bœufs qui est venue me tomber dessus à Paris... »

Monsieur de Molière poursuivait :

— Non ! Il dirait même davantage : Leurs Majesté avaient pardonné à son impertinence.

« Va te faire pendre, toi et tes sourires ! » pensa Orléans.

Mais le reste de l'assistance accueillit ses sourires sans déplaisir. Mieux, elle en était ravie.

Et monsieur Molière poursuivit son habile adresse : la seule raison de sa présence était l'irrépressible désir qu'il avait de divertir Leurs Majestés ; il reconnaissait très volontiers que lui-même et les acteurs de sa troupe n'étaient que de pauvres copies, que les admirables originaux se trouvaient là, dans le public... De nombreuses têtes se tournèrent vers les acteurs de l'hôtel de Bourgogne.

— Mais Votre Majesté nous permettra peut-être de lui présenter une petite farce ? Ce n'est évidemment qu'une bagatelle, indigne de son attention.. Mais la province a beaucoup ri !...

Le jeune homme a l'air altier s'agita pour la première fois sous son chapeau à plumes et acquiesça d'un geste poli.

Alors, nageant dans la sueur derrière le rideau baissé, ouvriers et acteurs transformèrent en quelques minutes la scène et dressèrent le décor du *Docteur amoureux*, que monsieur Molière avait écrit au cours de ses nuits d'insomnie vagabonde.

Les fiers et solennels héros de la tragédie de Corneille cédèrent la scène à Gorgibus, Gros-René, Sganarelle et aux autres personnages de la farce. Dès l'irruption sur les planches du médecin amoureux en qui il était bien difficile de reconnaître le Nicomède de l'instant précédent, les sourires fleurirent dans la salle. Et quelques instants plus tard, les rires s'étaient transformés en grondements. Et l'on vit le jeune homme superbe se renverser contre le dossier de son fauteuil et essuyer, sanglotant, les larmes de ses yeux. Et soudain, à son propre étonnement, Philippe d'Orléans se prit à glapir de rire.

Le regard du médecin amoureux s'illumina d'un coup. Il se rendait compte que c'était là un bruit qu'il avait déjà entendu. Et pendant qu'il ménageait entre les répliques les pauses nécessaires à l'écoulement des vagues de rires, il se rendait compte qu'il avait affaire au bruit intraduisible, bien connu et toujours annonciateur du succès qui avait reçu dans la troupe le nom de « brouhaha » ! Un frisson délicieux courut sur la nuque du grand acteur comique. Il pensa : « Victoire ! » et se donna tout entier. Les mousquetaires qui montaient la garde devant les portes, et qui ne devaient en aucun cas se départir de leur impassibilité, se mirent à leur tour à hoqueter de rire . Les seuls à ne pas rire dans la salle étaient les acteurs de l'Hôtel de Bourgogne, à l'exception de des Œillets et d'une autre personne

[...] — Je vous l'avais bien dit, Votre Majesté...

Philippe d'Orléans avait pris une voix pleine d'assurance, mais Louis ne l'écoutait pas. Il s'essuyait les yeux de son mouchoir, comme pleurant la perte d'un proche.

Tendre grand-père Cressé maintenant mort ! Si tu avais pu te trouver dans la salle des gardes le 24 octobre 1658 !

Les acteurs de son Altesse le duc d'Orléans, Philippe de France, auront la salle du petit Bourbon ! Une Pension permanente leur sera allouée par le duc. Ils joueront en alternance avec la troupe italienne — un jour les Italiens, un jour les Français. Exécution et vogue la galère !